# Dossier thématique : Québec

sous la direction de Vincent Bouchard et de Fabrice Leroy

## ETUDES FRANCOPHONES ISSN 1093-9334

# Volume 25, numéros 1 & 2 Printemps et Automne 2010

### Dossier Thématique Québec:

sous la direction de Vincent Bouchard et de Fabrice Leroy

Ce numéro a été réalisé grâce à une bourse de recherche octroyée par le Ministère des Relations Internationales du Québec et au soutien de la Délégation du Québec à Atlanta. La rédaction d'*Etudes Francophones* remercie tous ceux qui ont généreusement participé à ce projet, et tout particulièrement Mme Ginette Chenard, Déléguée du Québec.

#### Rédacteur en chef:

Fabrice Leroy (University of Louisiana at Lafayette)

#### Directeur de la revue :

Abdelhak Serhane (University of Louisiana at Lafayette)

#### Comité de rédaction:

David Barry (University of Louisiana at Lafayette) • Vincent Bouchard (University of Louisiana at Lafayette) • Suzanne Kocher (University of Louisiana at Lafayette) • Amadou Ouédraogo (University of Louisiana at Lafayette)

#### Conseil scientifique international:

Livio Belloi (Université de Liège) • Jean-Pierre Bertrand (Université de Liège) • Raoul Boudreau (Université de Moncton) • Abdellah Bounfour (Inalco, Paris) • Denis Bourque (Université de Moncton) • Gaëtan Brulotte (University of South Florida) • Guy Dugas (Université Paul Valéry, Montpellier) • Hugo Frey (University of Chichester) • Vittorio Frigerio (Dalhousie University) • Hafid Gafaiti (Texas Tech University) • Marc Gontard (Université de Rennes 2) • Jean Jonassaint (Duke University) • Ingeborg Kohn (West Point Military Academy) • Édouard Langille (St. Francis Xavier University) • Mark McKinney (Miami University of Ohio) • Gérard Montbertrand (College of Charleston) • Françoise Naudillon (Concordia University) • Adelaide Russo (Louisiana State University) • Abderrahman Tenkoul (Université de Fès) • Albert Valdman (University of Indiana) • Robert Viau (Université du Nouveau-Brunswick)

## Assistante à la rédaction:

Christine Romain Ferrell (University of Louisiana at Lafayette)



### Conception graphique et mise en page:

Leslie Schilling (University of Louisiana at Lafayette)

Fondée en 1986 par l'Université de Louisiane à Lafayette, la revue Études Francophones (anciennement Revue Francophone de Louisiane, puis Revue Francophone) a pour objectif de diffuser la recherche dans les domaines de la langue française, des arts, de la littérature, du droit et des sciences sociales, de la culture et de la civilisation des pays francophones. La revue est recensée dans la Bibliographie du MLA, dans la Bibliographie d'Histoire Littéraire Française de Klapp-Lehrmann et La Revue d'histoire littéraire de la France. Études Francophones est publiée deux fois par an (automne et printemps).

Tous les articles soumis à *Etudes Francophones* font l'objet d'un processus d'évaluation critique par des pairs. La revue publie des livraisons non thématiques et des numéros thématiques placés sous la responsabilité de rédacteurs invités. Des propositions de numéros thématiques peuvent être soumises à la Direction. Le comité de rédaction se réserve le droit d'apporter des modifications stylistiques et éditoriales aux manuscrits acceptés pour publication.

Les textes publiés sont la responsabilité exclusive des auteurs. Les manuscrits doivent être envoyés en double exemplaire en format Microsoft Word, accompagnés d'un envoi par courrier électronique.

### Nos coordonnées:

Etudes Francophones Université de Louisiane à Lafayette Box 43331 Lafayette, LA 70504-3331

Téléphone: (337) 482-5445 Télécopieur: (337) 482-5446

Courriel: Fabrice Leroy: fleroy@louisiana.edu

Christine Romain Ferrell: revue-ef@louisiana.edu

Abonnements: 45 U\$D pour deux numéros par an

Contacter revue-ef@louisiana.edu

## **GUIDE DE RÉDACTION**

Les collaborateurs de la revue Études Francophones sont priés:

- d'inscrire le titre de leur article en haut de la première page ; sur une feuille séparée leur prénom, nom, affiliation universitaire et adresse ;
- de dactylographier leur texte à double interligne, 25 lignes par page (Palatino ou Times New Roman 12 points), texte justifié à gauche et à droite;
- de limiter leur texte à un maximum d'une vingtaine de pages ;
- d'insérer les références dans le texte entre parenthèses, suivant les normes du MLA (Cf. MLA Handbook ou <www.mla.org>). Si le titre est mentionné dans



le texte, n'indiquer que les pages (245-46) ; si le titre n'est pas mentionné dans le texte, indiquer le nom de l'auteur et les pages (Camus 139) ; si l'auteur est cité dans le texte, indiquer le titre abrégé et la page sans ponctuation (Malentendu 25) ;

- d'insérer les citations de plus de quatre lignes en retrait et sans guillemets ;
- d'insérer les titres de livres, revues, journaux, etc. en italiques ;
- de donner la traduction des citations étrangères en notes en fin de texte ;
- de suivre les normes MLA pour l'utilisation des titres français ; de n'utiliser la majuscule que pour le premier mot du titre et les noms propres (L'Ami du peuple, Nouvelle revue française, Présence africaine);
- d'insérer les notes manuellement en fin de texte ; de ne pas utiliser la fonction de mise en note automatique par logiciel; utiliser la fonction « superscript » pour insérer les numéros de notes.
- de placer les ouvrages cités après les notes en fin de texte ;
- de donner les prénoms complets des auteurs (les initiales ne suffisent pas) ; dans le cas de revues et de journaux préciser le volume, le numéro, l'année, et les pages (Revue francophone 8.1 (1993): 10-11).

# TABLE DES MATIERES

Présentation du numéro Vincent Bouchard et Fabrice Leroy	7
Préface : Le Québec, valeurs démocratiques, identité et francophonie nord-américaine Ginette Chenard	10
I. Le Québec en regard du monde francophone	
Québec, Acadie et Louisiane: l'influence des retrouvailles Barry Jean Ancelet	20
André Gladu : un cinéma de l'empathie Vincent Bouchard	30
« Tomber dans l'absence au monde » : l'esthétique néo-romanesque dans <i>L'Aquarium</i> de Jacques Godbout François Harvey	43
Penser le contraire : <i>Des Nouvelles d'Édouard</i> de Michel Tremblay Maxime Blanchard	66
II. Le Québec face à ses enjeux	
Géographie de l'essai québécois contemporain Vincent-Charles Lambert	80
L'Uchronie québécoise : histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction Amy J. Ransom	89

Les voix silencieuses dans <i>Nous parlerons comme on écrit</i> de France Theoret  Lara Popic	108
Transformations postexiliques dans <i>Querelle d'un squelette avec son double</i> de Ying Chen et <i>Personne</i> de Linda Lê  Stephanie Cox	124
Représentation autochtone et cinéma québécois : la langue comme territoire de l'âme Karine Bertrand	147
Les relations père-fils dans le cinéma québécois contemporain.  La communication à l'épreuve de la filiation.  Denis Bachand	162
Panorama de la production romanesque canadienne-française en 2009-2010 Vittorio Frigerio	181
Entretien avec André Gladu Barry Jean Ancelet	191
Index des articles publiés dans Etudes Francophones	207

## Géographie de l'essai québécois contemporain

Vincent Charles Lambert CRILCQ / Université Laval

« Il me semble qu'une bonne vérité, une vérité juste, doit supporter qu'on la retourne, elle aussi. Quand quelque chose est vrai, son contraire doit l'être également » — Hermann Hesse

Sans doute, en amont de cette réflexion, remue le secret désir de convier deux essayistes que tout paraît opposer en un même lieu, autour d'une même table, d'en venir à ce qui pourrait être un dialogue contemporain. Je tâcherai dans cette étude de mettre au jour certains points de vue, certaines positions, au sens propre, cependant, de ces termes ; c'est d'espace avant tout qu'il sera question. La présence d'un lieu, je dirais même d'une géographie, se manifeste dans tout énoncé, dans toute formule ; l'essai comporte une dimension spatiale comme intégrée à l'écriture, se signalant par métaphores, incises, évocations. L'espace essayistique fera donc l'objet de cette étude, ce que Jean Starobinski nomme « espace votif » : le « lieu à distance du monde », aussi lieu de parole et d'écriture, où l'essayiste « puisse se faire spectateur de la vie des hommes » (26-27). Je ferai lecture de deux essais fort importants dans l'histoire récente du Québec : Les deux royaumes (1978) de Pierre Vadeboncœur et Surprendre les voix (1986) d'André Belleau, avec un détour du côté de Paul Chamberland et de Fernand Ouellette. Une hypothèseénigme en préambule : si Les deux royaumes développe une géographie du point (immobilité et recueillement), Surprendre les voix s'attache à une géographie de l'éclatement (errance et globalité). D'un essai à l'autre, nous passerons donc d'un versant à l'autre de l'être, d'une pensée de l'intimité à une pensée de la différence, deux lieux assurément communs des derniers temps.

Quel est donc ce second Royaume ? Qu'imaginait Pierre Vadeboncœur lorsqu'il parlait du « plus secret des territoires intimes, où s'établit d'abord la relation non pas des êtres les uns avec les autres mais celle d'un être seul avec lui-même » (44) ? Comment dire qu'il s'agit d'un « paysage spirituel » (25) ou d'un

« pays de l'esprit » (50) ? Vadeboncœur ne semble concevoir telle envergure qu'en rupture avec l'univers ambiant. C'est dans le rejet d'un dehors chaotique qu'un nouvel espace doit s'ériger en territoire de l'être pur, réceptacle des lumières du monde. Vadeboncœur détourne son regard du monde extérieur et amorce un parcours vers l'image assemblée de lui-même. Car il s'agit bien d'une quête; mais cette quête a ceci d'étonnant qu'elle s'effectue à rebours de la dispersion moderne, en toute immobilité. C'est une ascèse.

Il peut paraître étrange de parler de géographie alors que le retrait de Vadeboncœur semble s'effectuer en opposition au « monde proche et physique » (31). Pourtant, se détourner du dehors, s'en remettre à soi-même comme seuil, antre d'une « existence absolue » (61), c'est aussi une pratique de l'espace : « J'avais tourné le dos à tout cela [...] et gagn[é] tout simplement la campagne de l'esprit » (34). Par ce retrait, Vadeboncœur installe un espace dualiste, millénaire, fondé sur l'opposition du sacré et du profane : d'un côté, la dispersion, l'incessant mouvement des hommes, et de l'autre, l'être comme source, origine et fixité. Quinze ans plus tôt, dans La ligne du risque, Vadeboncœur évoquait l' « appel multiplié » et la sortie de soi qu'imposait une réelle compréhension du monde « Comprendre à fond l'époque, être saisi par son appel multiplié vers l'action et vers la connaissance, épouser à fond ses causes et chercher la vérité qu'elle cherche, cela ne nous projetterait-il pas hors de nous-mêmes et de notre cercle étroit [...]? » (44) Ce « cercle étroit », dans Les deux royaumes, est un « point » ; d'une écriture engagée dans une exploration, vers 1960, Vadeboncœur passerait au cours des années 1970 à un rapport au centre intériorisé, tout entier porté par l'attraction d'une unité lointaine, logée pourtant au centre de l'être.

La rencontre de Vadeboncœur avec ce « fleuve de permissivité » (43), avec les « vagues immondes » (39) d'un océan démesuré, sans véritable source, l'amène à imaginer un « îlot de vie » (35) en rempart contre une « perpétuelle dérive » (41). L'île, point de vie, qu'on imagine aisément situé à l'extrémité du monde connu, au bord des choses, en retrait du mouvement de la vie commune. On pense au rêve de Job J Jobin, dans le Blanche forcée (1976) de Victor-Lévy Beaulieu : « Au centre des eaux tumultueuses, il y a cette île avec le petit lac au milieu, et c'est ça que je veux atteindre, c'est là-dessus qu'il y a la beauté et la grandeur d'être » (41). Une saillie dans les courants, s'entourant d'elle-même, cercle infime : juste assez de terre pour contenir un point d'eau. Aussi, le site d'un recueillement, d'une prière, pour atteindre à cette « fixité merveilleuse et vivante » (61) de l'existence. Un Vadeboncœur sourcier : « Dans ce lieu que j'ai décrit, il y avait une source qui ne dépend d'aucune autre et qui est au commencement selon l'esprit » (36). D'où l'exigence de faire le point, de se relocaliser constamment en vue d'une prochaine éclaircie, d'une splendeur diffuse — « point d'origine », « point de recommencement », « point cardinal » (36-37) — où s'abreuve l'esprit, centre des centres où toute chose est en voie de retour :

Celui-ci, au surplus, se trouvait à la limite de l'hémisphère du visible, là où l'on subit directement l'attraction d'un autre ordre, si proche alors que d'une certaine façon celui-ci gardera captif votre esprit, de manière que, vous étant trouvé un moment en ce lieu, vous y resterez toujours, quoi que vous fassiez par la suite et où que vous dirigiez votre conscience. (97-98)

Vadeboncœur parle ici des poèmes de Saint-Denys Garneau. Ce «lieu», où tremble la vérité, c'est aussi, pour Vadeboncœur, ce qui fait « l'unité de la présence » de tels poèmes (99), leur concentration. Le « point » qu'évoque tant Les deux royaumes a donc, en sa profondeur, une lumière, une histoire, une image ; cette quête se fait depuis la conscience même de l'être, sur le terrain propre de l'intime, en profondeur. Se peut-il, maintenant, que le point s'oppose à la ligne, c'est-à-dire au développement, à la fuite, à l'inconstance ? Dans le roman, écrit Vadeboncœur, « chaque ligne qui fuit [...], où l'existence est prise comme elle est dans le réel, c'est à dire fuyant aussi, fait mal » (59). À la fuite, à l'être en devenir, sans commencement ni fin, l'être selon Vadeboncœur se replierait sur une origine soustraite au sentiment d'étrangeté qui la fonde ; origine ontologique, faite d'être. Plus d'espace possible, donc, aucune parole, qu'une entrée en soi-même, « en un lieu où l'on n'est presque rien et où il n'y a pas de turpitude » (28). Une forme d'avant-vie, de pré-naissance, bien avant toute sollicitation par l'en-dehors.

Paul Chamberland résume bien, dans « La commune utopie », l'aspect probable d'un tel lieu :

*Utopie.* Le mot est trop insistant pour ne pas en produire la notion. Ramené à son radical grec, *ou-topia* (ou-topos), ça signifie le non-lieu, le lieu qui n'existe pas, le *Nulle Part.* La négation du Lieu existant (le "Système"). (21-22)

Après son « désenchantement par rapport à l'expérience de la commune », Chamberland en vient au constat suivant : « le lieu de l'Utopie n'est pas ailleurs qu'en nous ». Mais tout de même, dans le repli de Chamberland, un nous demeure une sorte de communauté d'introvertis. Cette profonde intimité aurait donc plusieurs voix ? « Quel est donc sur notre cœur l'attrait des îles ? », demandait Christine, la narratrice de Cet été qui chantait (1972) de Gabrielle Roy : « Ne serait-ce pas que nous sommes des enfants perdus qui aspirent à un commun rivage ?¹» (198) L'essayiste des Deux royaumes, quoique solitaire, n'est peut-être pas étranger à ce « nous » ; il démontre au contraire l'absolu paradoxe d'une telle communauté de l'île, qu'elle se vit essentiellement en solitaire, l'être y étant son propre cloître : « En moi, une réalité ténue, légère, mais de sens et de portée beaucoup plus grands, un peu de vie secrète, déclassaient par leur clarté tout ce qu'ils laissaient de vil au dehors » (30). Cette « conversion à peine esquissée » (33) dont parle Vadeboncœur est en quelque sorte la conversion d'un être à lui-même,

étant devenu son propre objet d'absolu. Repli sur soi, retour à l'être : l'être se situe au début et au terme de l'énigme posée par la dispersion moderne. L'Etre est au centre de l'être ; il est sa propre destination ; l'atteindre serait parvenir au dévoilement d'une « réalité ontologiquement sans vice et sans faiblesse » (52). Cette quête de Vadeboncœur a tout à faire avec une sorte de rêve autochtone : le souhait d'une habitation sans âge, cardinale, à laquelle s'associe forcément une occupation du monde par ses marges — une géographie du retrait.

Aurions-nous tort d'opposer le « dualisme » de l'espace dans Les deux royaumes au « pluralisme » de la pensée d'André Belleau ? Le parcours de Belleau, tel qu'il apparaît dans Surprendre les voix (recueil de textes publiés entre 1959 et 1985), semble plus constant que celui de Vadeboncœur. En elle-même, cette impression est significative. Cette pensée est constante parce qu'elle est en état de variation; elle s'oriente dans diverses directions, adoptant pour ce faire différents registres de discours. La permanence est ici permanence de la mobilité.

A l'époque où Vadeboncœur écrit Les deux royaumes, Belleau donne peutêtre forme à sa thèse, Le Romancier fictif, étudiant à fond Bakhtine, approfondissant les notions de plurilinguisme et de dialogisme. Dans « Littérature et politique » (1974), il souligne l'influence du penseur russe et de la critique marxiste de la littérature:

> Elle transporte certaines notions très larges, très fécondes et très « opératoires », comme par exemple celles de totalité, multiplicité, devenir, etc., qui se sont trouvées à répondre à un certain moment à ma propre expérience de la lecture et de l'écriture. Ce sont des concepts critiques. Ils privilégient le multivoque par rapport à l'univoque et tendent à récuser toute vision fragmentée, mutilée, donc aliénante de l'homme. (75)

Alors que Vadeboncœur tend vers une source unique, « indépendante de l'événement et de la circonstance » (36), les essais de Belleau écrits à l'époque des Deux royaumes deviennent plus polémiques, s'attardant par exemple à la précarité de la figure de l'intellectuel dans une société où « la vision du monde qu'a le peuple s'oppose à celle qu'exprime la culture dite "officielle"» (161). Devant tel malaise, contrairement au Vadeboncœur des Deux royaumes, Belleau ne se retire pas du territoire des discours mais y prend place ; il est intégré dans ces discours parce que, d'une certaine façon, ces discours l'intègrent, comme il l'écrira en 1984 : « Je sais bien que mon monologue intérieur est issu des langages contrastés de ma société et que je suis fait d'eux » (127). Pour Belleau, tenir tête à la dispersion moderne, c'est lui présenter un être relationnel, mosaïque, en devenir, plutôt qu'un être tendu vers l'unité. S'il y a bien dans Les deux royaumes une polarisation qui sépare le sacré du profane, un ordre absolu semble appelé à transcender ce dualisme. Dans Surprendre les voix, le contradictoire ne saurait se résoudre en une présence unificatrice, il devient un véritable « point de vue » sur le monde. Ce point de vue, qu'on dirait désintéressé de l'être, est en fait point de concordance (ou de fuite) où se rencontrent les discours; l'être est d'abord un espace public, une foule. La première section de *Surprendre les voix*, la plus introspective, a le paradoxe d'être intitulée « Paysage », comme si se prendre pour objet, se considérer en propre, selon Belleau, consistait d'abord à retracer les lieux de nos passages, aussi lieux de réflexion et d'écriture.

C'est après 1980 que ce point de vue se précise. Belleau publie à l'époque la majorité de ses essais : des 29 textes composant *Surprendre les voix*, 21 parurent dès 1980. Est-ce dire que le Référendum sur la souveraineté du Québec inscrive un repère dans la démarche de l'essayiste ? Alors qu'avant le Référendum, Belleau soutenait que « la défaite du OUI, c'est simultanément la victoire, dans une Amérique du Nord homogène, du MÊME sur l'AUTRE, de l'uniformité sur la différence » (103), la victoire du NON l'oblige ensuite à formuler une conception de l'identité peu répandue jusqu'alors au Québec :

Ce n'est pas par un renversement purement dialectique que je me mets à creuser la notion de *non-identité*. Il se pourrait que la *non-identité* recèle des valeurs insoupçonnées. Parlons plutôt du *non identifiable*. Je ne sais pas ce que je suis. [...] je suis une sorte d'apatride. Je navigue sur les mers de l'existence avec un pavillon de complaisance. (104)

Pourquoi ce retournement soudain, devant cette absence de reconnaissance identitaire, qui consiste à jouir comme d'un privilège de l'exil, du nulle part ? Le non identifiable serait riche d'ouverture sur l'ailleurs, sur la possibilité d'un devenir, autre que Québécois, qui serait simplement un « devenir autre chose » au sens où l'entend Deleuze. Être non identifié nous placerait plus en phase avec le mouvement perpétuel, et donc en accord avec la nature selon la cosmologie d'Héraclite.

Nous n'avons pas fini de mesurer l'influence du présocratique sur la pensée contemporaine. Pour Héraclite, l'harmonie se fonde précisément sur l'absence de repos. L'équilibre du monde sourd à même l'opposition soutenue des contraires, comme l'indique le neuvième fragment : « Les contraires s'accordent, la discordance crée la plus belle harmonie : le devenir tout entier est une lutte » (Battistini 30). L'idée d'une cohérence du monde reposant sur un élément souverain, par lequel toutes choses trouveraient leur place, immobiles dans la plénitude, comme cela semble être le cas chez Vadeboncœur, est évacuée au profit d'un mobilisme universel fondé sur la discordance. Pour Belleau, cette discordance surgit dans la rencontre d'un individu (ou d'une société) et des discours qui lui sont étrangers : l'intellectuel pour la culture populaire, l'Europe pour le nationalisme québécois, la littérature dans l'ensemble des discours. L'idée même d'une fixité, de la sublimation du paradoxe dans une unité somptueuse, fusse-t-elle celle de l'être, équivaudrait à la mort.

Dans son dernier essai, « Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix » (1985), paru

dans un numéro de la revue Liberté consacré à Dieu, Belleau atteint d'une certaine façon ce registre absolu identifié par Robert Vigneault dans L'écriture de l'essai, « où l'énonciateur n'est plus que simple relais d'un discours qui parle à travers lui » (96). Trois voix dialoguent : la première, comme en reproche à la troisième, qui « désespère que le "je" qu'il profère parvienne un jour, fût-ce une seule fois, à renfermer pour ainsi dire la totalité et l'unité de son être » (226), affirme qu'il commet deux erreurs. Je retiens l'une d'elles : « La première, c'est de présumer qu'il nous contient, nous ses mots et ses discours, qu'il serait par lui-même un ensemble plus englobant que l'ensemble que nous formons. Evidemment, il se trompe. C'est nous qui le contenons » (226).

Pour Belleau, l'individu évolue dans et par le monde ; il ne peut s'y soustraire, comme l'aurait souhaité Vadeboncœur. Puisque l'individu est formé d'une multiplicité de voix, le contact avec l'inconnu oblige à leur mise à distance : il ne peut vraiment accéder à la connaissance qu'en contact avec le divers. L'Autre n'est pas ce point de lumière dans les ténèbres, comme chez Vadeboncœur, mais les ténèbres elles-mêmes ; il ne serait pas dévoilement pur, mais dévoilement de l'inconnu du monde. Il ne peut donc se situer au sein de l'être, puisqu'il le contredit et l'engage dans un devenir. C'est d'ailleurs ce que soutient la seconde voix :

> Mon « je » est multiple et hétérogène. Il n'arrivera jamais à lui seul à me sommer et à m'unifier. [...] Les différents discours qui me constituent (les mots, les voix de l'autre) se conjugueront peut-être un jour dans l'harmonie et l'unité, mais ce sera en un point hors de moi, et vers lequel je tends sans doute comme énergie orientée. C'est pourquoi il est exact de dire que mon unité et même mon intériorité résident à l'extérieur de moi. (228)

Tout en se présentant comme être mosaïque, tout en pluralité, Belleau (du moins, une de ses voix) ne refuse guère l'intervention d'un centre unifiant, mais soutient qu'il surgirait d'une extériorité non identifiable.

Soit cet extrait, tiré d'une « Lettre à André Belleau sur la poésie » écrite par Fernand Ouellette, publiée dans la revue Liberté en 1972 :

> Quelle innocence ne faut-il pas pour oser dire, à l'instar de Hölderlin (pensé par Heidegger), que le « Chaos est le Sacré lui-même » ? Mais non! Parmi nous l'entropie est maîtresse. Le processus d'unification est bafoué. [...] Sans doute mes poèmes sont-ils des mouvement du fond de l'âme, lesquels ne viennent à l'être que dans l'errance même de la parole. Cette errance me paraît l'anti-entropie par excellence. C'est une errance créatrice de rassemblement. (281-283)

Sans que Ouellette ne se réfère explicitement à André Belleau, on devine la teneur de leur opposition. Imaginons un terrain d'entente entre les deux



essayistes : l'errance. D'un côté, pour Fernand Ouellette, elle est partie prenante d'un « processus d'unification » qu'on rencontre aussi dans *Les deux royaumes* ; de l'autre, sans vouloir tout polariser, peut-on dire qu'André Belleau, son destinataire, approuve les propos de Hölderlin (selon Heidegger) selon lesquels le « Chaos est le Sacré lui-même » ?

En exergue à son essai « L'écriture et l'errance », le premier d'Écrire en notre temps, Ouellette cite ces vers de Guillaume IX, premier troubadour connu d'Occident :

Je ferai un vers sur pur néant [...]
Je l'ai composé en dormant sur mon cheval
[...]
Ne sais quand je suis endormi
Ni quand je veille (13)

À partir de cet extrait, Ouellette propose une conception de l'errance. Dormir en marchant, dans ce cas, serait perdre le sens de la direction, errer d'un point à l'autre de l'espace en vue d'un possible rassemblement. En 1959, au début de « Mon cœur est une ville », son tout premier essai publié, Belleau se faisait à son insu le destinataire privilégié de Fernand Ouellette :

La rue Saint-Denis m'est douce et je la sais par cœur. Elle me permet de dormir en marchant. Dormir ? C'est une façon de parler. Elle m'amollit et me berce et le poids que j'ai là, dans ma tête, se désintègre dans toutes les directions en pensées si nombreuses que je ne les sens plus. Mais il n'y a pas explosions. Je connais bien le procédé. Tout semble se dissoudre, puis glisse... glisse...(11)

Telle errance paraît moins tendue vers l'unité, l'ordre et le rassemblement que la retraite de Vadeboncœur. Mais cette impression d'une désintégration de l'être « dans toutes les directions », conduit-elle pour autant à « abolir l'unicité des êtres, ou la dissoudre dans le nirvãna » (Ouelette 22), comme le pressent Ouellette ? La « Lettre à André Belleau sur la poésie » décèle dans une telle impression une figure d'entropie, terme désignant le processus de désintégration de l'énergie, d'épuisement des ressources, l'envers du « processus d'unification » qui orienterait l'homme en son errance. Désintégration que Vadeboncœur décrit comme une « dépossession de nous-mêmes dans les choses » (22).

Reprenons donc cette question initiale : peut-on dire qu'André Belleau est frère de Hölderlin (selon Heidegger), pour qui le « Chaos est le Sacré luimême » ? Oui, mais dans la mesure où le chaos, s'il transcende l'être, le fait ainsi appartenir à un ensemble plus vaste fondé sur la diversité, où toute conscience est d'abord rencontre, alliage, ce que le poète Gilles Hénault, dans un texte de 1974, décrivait comme « un faisceau, tous les fils enchevêtrés d'un devenir complexe et contradictoire » (93). L'errance de Belleau, si elle ne nie pas l'orientation vers

un possible rassemblement, paraît moins vouée à l'unité ontologique qu'à une sorte d'harmonie cosmologique, de « multivers », entre l'homme et les éléments qui l'entourent et le constituent. Une harmonie dont le penseur ne peut que faire une expérience passagère, sans jamais prétendre en sortir pour la considérer de l'extérieur, comme il le laisse entendre dans une méditation intitulée « La feuille de tremble »:

> Qu'est-ce qu'un arbre pour la feuille de tremble ? Elle croit répondre par elle-même au vent, ne devoir qu'à lui, comment pourrait-elle penser l'arbre ou la branche ou même une autre feuille ? Et pourtant que deviendrait-elle sans eux qui la nourrissent et la gardent ? (30)

Sans dire que les deux essayistes s'opposent, leurs pensées sont à dissocier puisqu'elles correspondent à des rapports au monde s'éclairant l'un l'autre. L'œuvre de Vadeboncœur n'est pas étrangère au constat d'échec de la « commune utopie » propre à plusieurs écrivains québécois des années 1970 : retranchement vers une lumière intérieure donnant cohérence aux fragments du monde, formulation de l'identité comme centre de l'être. Au cours des années 1980, un déplacement survient : éloge du contradictoire, potentiel de la non-identité. Belleau dira : « "L'enfer, c'est les autres." Quelle erreur ! Non, l'enfer, c'est soimême. Comment réussir à se débarrasser de soi ? » (232) Un passage aurait donc lieu, d'une appréhension du monde cherchant à compenser l'altérité, à réconcilier le même et l'autre, à une seconde pour laquelle l'altérité est vécue comme le risque nécessaire de l'ailleurs, de l'étrangeté.

En fait, la différence essentielle entre les deux essayistes réside dans le sens même du mot altérité. D'un côté comme de l'autre, le « soi-même » doit répondre à l'appel. Il doit être transcendé au nom d'un Autre dont il est l'hôte, qui le sollicite et l'habite, tout à la fois. Mais alors que Belleau le conçoit comme étant fabriqué, régi par l'univers des discours, Vadeboncœur en parle comme d'une dimension opposant son extériorité absolue à tous les discours. Évidemment, précisons-le pour le bien de la littérature, ces pensées ne sont pas en opposition stagnante. Le dualisme sur lequel elles s'appuient, en semblant privilégier l'intériorité ou l'extériorité, l'unité ou la séparation, l'immobilité ou le mouvement, l'harmonie ou le chaos, gagne à être interprété dans une optique combinatoire, comme le principe d'une évolution globale. Autrement dit, la vérité est forcément paradoxale, logée dans le trait d'union entre ces termes que la pensée aime à opposer, mais qui recouvrent dans leur association l'idée d'un équilibre fondé sur le déséquilibre, un peu comme le marcheur qui, pour avancer, doit sans cesse se laisser tomber et se reprendre.

#### Notes

1. Roman qui représenterait, selon François Ricard, « l'état ultime où puisse parvenir ce que nous avons appelé la "projection utopique" ».



## **Ouvrages Cités**

- BATTISTINI, Yves. *Trois contemporains : Héraclite, Parménide, Empédocle.* Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1955.
- BEAULIEU, Victor-Lévy. Blanche forcée. Montréal: VLB Éditeur, 1976.
- Belleau, André. Surprendre les voix. Montréal : Boréal, coll. « Papiers collés », 1986.
- CHAMBERLAND, Paul. Un parti pris anthropologique. Montréal: Parti pris, 1983.
- HÉNAULT, Gilles. *Interventions critiques. Essais, notes et entretiens.* Ed. Karim Larose et Manon Plante. Québec : Éditions Sémaphores, coll. « La vie courante », 2008.
- HESSE, Hermann. Magie du livre. Écrits sur la littérature. Trad. François Mathieu et Britta Rupp Eisenreich. Paris : José Corti, 1994.
- OUELLETTE, Fernand. Écrire en notre temps. Montréal : HMH, coll. « Constantes », 1979.
- Roy, Gabrielle. Cet été qui chantait. Montréal : Stanké, coll. « 10/10 », 1981.
- STAROBINSKI, Jean. *Montaigne en mouvement*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais », 1993.
- VADEBONCOEUR, Pierre. Les deux royaumes. Montréal : Éditions Typo, coll. « Essais », 1993.
- . La ligne du risque. Montréal : HMH, coll. « Constantes », 1969.
- VIGNEAULT, Robert. L'écriture de l'essai. Montréal : l'Hexagone, coll. « Essais critiques », 1994.